



Clio. Femmes, Genre, Histoire

12 | 2000

Le genre de la nation

Masculinité et visibilité sociale : le spectacle de l'État dans la construction de la nation mexicaine

Deborah Cohen



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/191>

DOI : [10.4000/clio.191](https://doi.org/10.4000/clio.191)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2000

ISBN : 2-85816-554-8

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Deborah Cohen, « Masculinité et visibilité sociale : le spectacle de l'État dans la construction de la nation mexicaine », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 24 mai 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/191> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.191>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Masculinité et visibilité sociale : le spectacle de l'État dans la construction de la nation mexicaine

Deborah Cohen

- 1 Visibilité : dans la culture féministe, ce terme a une histoire impressionnante¹. Dans les années 1970, intellectuelles et militantes féministes réclamèrent une Histoire spécifique des « femmes » et que celles-ci figurent dans les textes concernant l'histoire de la nation. Leur but : faire connaître et rendre visible la participation des femmes dans la nation et dans l'histoire. Mais les féministes constatent aujourd'hui que le simple fait d'intégrer les femmes à l'histoire ne les rend pas automatiquement visibles. Le désir d'inclure à tout prix les femmes a fait commettre l'erreur d'agir comme si le genre était l'unique facteur d'exclusion, comme si tous les hommes jouissaient de façon égalitaire d'une visibilité et d'une reconnaissance en tant que sujets-citoyens.
- 2 Le genre, en tant que concept analytique, attribue, organise et justifie les tâches et les rôles assignés à des êtres sexués sur la base de différences fabriquées par la société ; mais il va plus loin : il confère un pouvoir à ces différences. En d'autres termes, le problème ce n'est pas la *différence* mais le *pouvoir*. Il ne suffit pas de dire, à l'instar de nombre de spécialistes en la matière, que les différences liées au genre et les pratiques qui en découlent, sont contestées en permanence². Nous dirons plutôt que les différences liées au genre sont contestées précisément *parce que* ces différences physiques considérées comme significatives, et les « hommes » et les « femmes » qu'elles « produisent », sont différemment infiltrées par le pouvoir, liées à lui et hiérarchisées à l'intérieur de chaque contexte historique et de chaque espace particulier³. Avec au premier plan une définition du genre centrée sur le pouvoir, je suggère que l'analyse puisse aller au-delà d'une recherche féministe centrée sur les femmes comme catégorie historique, vers des recherches qui analysent l'impact d'un système qui donne le pouvoir à un genre d'une manière plus générale⁴.
- 3 Le présent article s'attaque de plein fouet à cette hypothèse persistante de la visibilité liée au genre, en essayant de démontrer qu'il s'agit là d'un problème beaucoup plus

complexe. J'affirme que la « visibilité sociale » fonctionne avec une grande inégalité ; selon ma définition, elle désigne la reconnaissance d'un individu (ou d'une collectivité) – par lui-même, par les autres et par la bureaucratie d'État – en tant que membre d'une nation, avec la faculté de franchir les frontières socioculturelles. Je conçois la visibilité sociale comme allant au-delà de la citoyenneté juridique, comme processus étroitement mêlé au processus de formation d'une nation et inséparable de celui-ci. Bien qu'il soit constamment sous tension, ce processus inégal de reconnaissance – et non la notion souvent utilisée de citoyenneté légale – fonctionne plus intégralement pour s'unir et fixer les frontières mobiles de la nation.

- 4 Pour préciser le rôle de la visibilité sociale dans ce processus complexe qu'est la formation d'une nation, l'article s'attarde sur une période pendant laquelle l'État mexicain a symboliquement reconnu et intégré à la nation des hommes, jusqu'alors exclus de son sein par leur situation sociale et géographique. Le processus de reconnaissance eut lieu pendant le programme de sélection des *braceros* – c'est le nom que l'on donna aux ouvriers agricoles mexicains qui partirent travailler aux États-Unis, de la Seconde Guerre mondiale à 1964. Au début de l'année 1941, les producteurs américains s'alarmèrent du départ d'un nombre grandissant d'ouvriers agricoles pour l'usine alors qu'un grand nombre de Mexicains traversaient la frontière pour travailler aux États Unis. Ils firent pression sur le gouvernement américain pour qu'il discute avec le Mexique la possibilité de recuter des ouvriers pour travailler la terre. Au départ, les États-Unis n'avaient besoin que de 6.000 hommes, mais en 1954, plus d'un demi-million d'hommes arrivèrent et, à la fin, plus d'un million et demi avaient participé au Programme. En analysant ce mouvement, nous verrons comment le gouvernement mexicain s'est servi d'un spectacle soigneusement élaboré pour rendre (momentanément) visibles des hommes normalement considérés comme exclus de la nation mexicaine et pour offrir à ses supposés nouveaux membres (l'illusion de) l'intégration, la reconnaissance et les privilèges. En posant un regard sexué sur les hommes – en particulier les hommes n'appartenant pas à l'élite – cet article s'intéresse à ceux qui « ont » aussi un genre. Pour être précise, j'insiste sur le fait que cette étude fait partie intégrante de la recherche et du programme féministes. Il est nécessaire que chaque étude creuse les structures qui enferment et maintiennent les femmes dans la marginalisation, en se recentrant sur les actes, les pensées et les désirs des « hommes », considérés depuis si longtemps comme acteurs historiques non-genrés, pour ne pas dire *les seuls*⁵. En d'autres termes, nous devons continuer à présenter le genre pour ce qu'il est : un système de pouvoir et non une simple différence.
- 5 Même si cet article étudie une interaction ritualisée entre l'État et les hommes symboliquement exclus de la nation – en grande part par la classe à laquelle ils appartiennent – le genre reste le sujet fondamental d'analyse. Alors que, dans ce cas précis, il s'agissait d'hommes qui faisaient tout leur possible pour avoir la chance d'aller travailler aux États Unis, ils se battaient en fait pour se montrer dignes d'une définition reconnue de la masculinité. Cette définition de la masculinité privilégiait non seulement une hétérosexualité patriarcale, se traduisant par le fait de prendre une épouse et d'engendrer des enfants et s'exprimant par l'autorité et le contrôle d'un homme sur le travail et la personne des membres de la maisonnée et par l'aptitude d'un homme à subvenir aux besoins de cette maisonnée. Bien que le désir de ces hommes d'accéder à cette image de la masculinité soit compromis par le manque de ressources matérielles, du fait de leur classe sociale, un idéal de masculinité véritable structurait à la fois leurs choix de vie réels et rêvés et la manière dont ils envisageaient ces choix. Ils

ne pouvaient séparer leur vie, en tant qu'« hommes », de leur expérience de paysans pauvres et totalement démunis. Ils ne connaissaient rien d'autre qu'une vie de misère, différente du domaine de choix des femmes pauvres de la campagne et de celui d'autres hommes n'appartenant ni à leur classe ni à leur zone rurale de vie⁶. En d'autres termes, si les intellectuels ont la possibilité de considérer la classe, le genre, la race, la sexualité, ainsi qu'une foule d'autres catégories et d'angles différents d'analyse, les individus n'en ont pas la même expérience. Le genre, dans ce cas la masculinité, est toujours vécu simultanément à travers un filtre de classe, de race et de sexualité. La question fondamentale est donc de comprendre comment la masculinité liée à la classe et (dans une moindre mesure) à la race, est parvenue à créer, à maintenir et à négocier les limites entre le citoyen social reconnu et visible et celui qui possède une citoyenneté dans sa forme purement légale.

Sélection des hommes adéquats

- 6 Dans cet article, j'explore une étape du parcours long et compliqué qu'eurent à effectuer des hommes pour recevoir un contrat de *bracero*. J'ai choisi d'explicitier la deuxième étape, la compétition régionale. Pour y parvenir, ces hommes avaient déjà dû fournir des copies de leur acte de naissance, de leur livret militaire et donner des preuves de leur expérience en tant qu'agriculteurs et de leur respectabilité⁷. Des notables de leur village les avaient inspectés, physiquement et moralement, et les avaient jugés aptes, estimant qu'ils méritaient une telle chance. Ceux qui franchissaient la première inspection étaient envoyés à la compétition régionale pour l'obtention d'un contrat de *bracero* leur permettant d'aller travailler aux États-Unis.
- 7 La sélection régionale avait lieu dans un endroit précis, le plus souvent un stade ou un emplacement public assez grand, dans la capitale ou la ville principale de la région ou de la province voisine, dans les semaines qui suivaient la première étape. Au jour fixé, on emmenait les hommes en car à l'endroit prévu pour la sélection. On les rassemblait à l'extérieur du lieu et les notables les appelaient un par un. Il régnait un grand désordre : des hommes étaient assis à même le sol, d'autres étaient accroupis, d'autres encore restaient debout ou s'adossaient contre le mur du stade⁸. Certains dormaient tandis que d'autres chantaient entre amis, en s'accompagnant sur une vieille guitare. Des femmes et des enfants étaient également présents, proposant de la nourriture et des boissons et interpellant bruyamment les hommes affamés qui avaient la chance d'avoir quelques pesos dans leur poche. Souvent, les enfants chantaient des chansons et cherchaient à cirer les chaussures des rares paysans qui avaient la chance d'en posséder, dans l'espoir de gagner un ou deux centavos.
- 8 La scène contrastait étrangement avec la cérémonie parfaitement rodée qui se déroulait dans le stade. À l'intérieur des murs, à l'abri des regards profanes, les militaires locaux et le directeur du Programme de la province ou de la région étaient rassemblés, flanqués des membres de la presse en costume de ville, d'autres fonctionnaires importants et de citoyens influents, témoignant ainsi de l'importance de l'événement et du prestige accordé à ces hommes qui allaient recevoir un contrat de *bracero*. De jeunes soldats se tenaient face à face, dans leur tenue militaire, et formaient deux lignes droites de la longueur de la moitié du stade. Sur les deux files qui rejoignaient le centre du stade, en partant de l'entrée, ces jeunes hommes, portant fusil et se tenant au garde-à-vous, formaient un chemin jusqu'à la table devant laquelle étaient assis le directeur du Programme, les agents du gouvernement et les notables. Les soldats, alignés en silence, avec leur uniforme et leur attirail, garantissaient le

prestige du Programme. Pour les aspirants *braceros* qui pénétraient dans l'enceinte, les soldats étaient la preuve vivante de l'importance nationale accordée par le gouvernement au Programme et, par contrecoup, de l'honneur accordé à ses ambassadeurs-travailleurs, ces hommes choisis pour représenter le Mexique devant son voisin du Nord. Pendant la guerre, les *braceros* se considéraient et étaient considérés comme le visage du Mexique pour les États-Unis. On les regardait comme les « meilleurs ambassadeurs » sur le terrain, susceptibles d'aider les deux pays à mieux se comprendre⁹.

9 Derrière les rangées de soldats se tenaient la presse et les fonctionnaires du bas de la hiérarchie, à la fois spectateurs et acteurs de ce spectacle de sélection. On jetait, dans un récipient, des listes contenant les noms des prétendants au contrat. Puis le directeur sortait chaque liste et lisait les noms jusqu'à ce que les quotas régionaux (fondés sur les évaluations par l'État des besoins économiques de la région) de contrats de *braceros* soit atteints. Un par un, le nom de chaque homme retentissait dans le système de sonorisation et parvenait aux milliers d'hommes qui attendaient dans l'angoisse à l'extérieur. Arrivé dans le stade, l'appelé suivait l'étroit chemin créé par les soldats. La rangée de soldats formait une haie solennelle qui guidait les hommes vers la table des examinateurs. Au cours de cette deuxième inspection, encore plus rigoureuse que la première, et en présence de cette assemblée accueillante, le directeur questionnait chaque homme sur son état de santé, sa force, ses connaissances en agriculture et son expérience professionnelle. Puis, lui, ou l'un des autres notables présents, examinait les mains des travailleurs. Comme on m'en informa à plusieurs reprises, les notables recherchaient des « mains de travailleurs » calleuses, abîmées, « usées »¹⁰, « des callosités », me dit-on, « ils voulaient des mains couvertes de callosités¹¹, « des mains d'homme, calleuses et rugueuses, des mains qui ... étaient usées, » précisa quelqu'un¹², « Pas des mains de femme », ajouta quelqu'un d'autre, « lisses et douces »¹³, « sí, des mains d'homme », déclara un autre au cours de l'une de nos conversations¹⁴. Ceux qui avaient les mains abîmées à souhait et un dossier complet échangeaient ce dernier contre une carte d'identité officielle mentionnant leur nom, leur ville et leur province d'origine ; ce *mica*, comme ils l'appelaient, prouvait que le gouvernement les avait choisis pour le Programme et qu'ils pouvaient passer au stade suivant de la sélection, qui les rapprocherait de l'étape finale aboutissant au visa de travail pour les États-Unis. De l'invisibilité au sujet-citoyen visible

10 Ce processus de sélection projetait dans la visibilité sociale et dans la nation, des hommes appartenant à la masse des ruraux. À l'extérieur du stade, l'activité était désordonnée et improvisée, pour ainsi dire incontrôlée. Hommes, femmes et enfants circulaient à proximité de ses murs, frontière entre le chaos et l'ordre. Ils reproduisaient en petit les faits et gestes de la vie quotidienne dans leur village. Ils étaient assis, debout ou accroupis; ils chantaient et discutaient, mangeaient et buvaient ; ils accomplissaient une multitude d'actions et de gestes. Tous demeuraient dans le monde de l'indifférenciable, perdus qu'ils étaient dans la masse des paysans. Il leur fallait pourtant passer du côté de la reconnaissance en tant qu'individus et sujets-citoyens alors qu'on les considérait, en bloc, comme « arriérés » et « incultes »¹⁵. À vrai dire, ces gens vivaient sans eau courante et sans électricité, dans des conditions d'insalubrité absolue. Ils n'allaient jamais chez le médecin mais consultaient des *curanderos* (guérisseurs) qui leur prescrivaient des remèdes¹⁶. Et la plupart d'entre eux ne pouvaient même pas se payer des chaussures¹⁷.

- 11 Tous ces activités désordonnées, à l'extérieur du stade, formaient un contraste impressionnant avec la procédure qui se déroulait à l'intérieur. Dès qu'on annonçait dans les haut-parleurs le nom d'un élu, ce dernier pénétrait dans le stade, se démarquant de la masse « désorganisée » pour amorcer le processus qui le menait vers la visibilité sociale. La zone délimitée par les deux rangs de soldats constituait un passage, un moment liminal, un espace de transition dans leur transformation de masse indistincte en sujet-citoyen socialement reconnaissable et visible. Pour atteindre la table où trônaient le directeur régional du Programme et son prestigieux entourage, les hommes entraient, avançaient et émergeaient de cet espace liminal. Cet espace, délimité par l'armée, organe d'État et représentant de la nation, symbolisait la (re)naissance de chaque homme, son passage de la non-reconnaissance à la citoyenneté socialement visible.
- 12 Cependant, l'accès même à ce processus de transformation impliquait des conditions préalables. Les candidats devaient prouver la virilité de leur corps d'homme, doté de force et d'énergie - les mains « calleuses », le corps exempt de la moindre cicatrice ou trace de maladie. Quant à leur tempérament et à leur réputation, ils ne devaient pas remettre en cause leur droit à la masculinité définie selon les critères mexicains. Au nord du Mexique, cela impliquait d'être un mari et un père. Ce n'est qu'en tant que chef d'un ménage hétérosexuel que l'homme exerçait son contrôle, sur la sexualité et le travail de son épouse et de ses enfants, qui, à leur tour, ancrèrent leur place dans la famille et assuraient leur autorité d'homme, élargissant le respect au sein de la famille à l'ensemble de la communauté. Pourtant, cette autorité et ce respect en tant que chef de famille ne pouvaient être exercés coûte que coûte. Il n'était pas question de l'obtenir par la force ou la violence physique. Au contraire, l'homme exerçait son contrôle grâce à ses qualités : ardeur au travail, honnêteté, fiabilité, patience - et non colère - et aptitude à faire vivre la famille. Ces qualités lui assuraient le respect de sa communauté et l'accès à l'état d'adulte à part entière. En d'autres termes, quoi qu'il arrive dans la pratique, sur le plan idéologique, les hommes sans femme et sans enfants étaient généralement considérés comme moins masculins que les autres.
- 13 Les actes de naissance attestaient l'appartenance légale de ces hommes à la nation et leur corps, certifiés robustes et capables d'effectuer des travaux physiquement difficiles, les autorisaient à entrer dans le royaume genré de la visibilité sociale. En d'autres termes, la possibilité et le droit de se métamorphoser en sujet-citoyen se construisent contre ceux qui en sont exclus : les hommes dont le corps était efféminé par des cicatrices récentes ou des signes visibles de faiblesse et de vulnérabilité physiques ou ceux qui ne pouvaient même pas prétendre à la qualité de citoyens-travailleurs - et les femmes, quelle que soit leur force ou leur endurance.
- Consolidation de l'État révolutionnaire, modernité et visibilité sociale
- 14 La visibilité sociale - et la manière dont celle-ci fut décernée par l'État - ne doit pas être dissociée du contexte de la révolution mexicaine et de sa consolidation durant les soixante années qui suivirent. Les présidents, détenteurs du pouvoir suprême, parvinrent à maintenir un équilibre instable entre la théorie et la pratique, en prétendant représenter la révolution. Chacun tenta de consolider, dans les discours et les fêtes, une nation où les intérêts de classe et de secteurs étaient oubliés au profit de la modernisation du Mexique. En d'autres termes, la reconnaissance sociale était souvent tout ce que le gouvernement pouvait offrir. Pour ceux qui rêvaient de progrès

matériels découlant de la révolution, la visibilité sociale eut une résonance et un poids symbolique extraordinaires.

- 15 Au Mexique, une idéologie de modernité exprimée comme un changement méthodique, et la possibilité de la concrétiser, renforcèrent l'image d'un pays divisé entre vie urbaine et rurale – la première contrôlée et reliée au monde, la seconde sauvage et toujours insoumise, antithèse du moderne. La modernité, telle que je la définis ici, s'applique à la manière dont elle fut utilisée au Mexique pendant cette période, notamment par les *braceros* avec lesquels j'eus des entretiens. Sans jamais la définir *per se*, ils en parlaient comme ayant deux composantes, inspirées par des images de maîtrise mâle : technologique et matérielle. Pour le côté matériel, ils évoquaient les routes, les médecins, l'électricité, les canalisations, le téléphone et le fait que tout cela fonctionnait. Pour la modernité technologique, ils parlaient de radios, de radiographie et de mécanisation des machines agricoles. Les États-Unis, possesseurs de ces preuves matérielles et technologiques de la modernité, étaient perçus comme mâle genré, alors que le Mexique restait traditionnel et femelle. Pour l'État mexicain de l'époque, la modernité c'était l'insaisissable condition d'être moderne, avec ses indicateurs technologiques et matériels, et l'appartenance au monde des démocraties modernes.
- 16 La cérémonie de sélection des *braceros* révélait le lien étroit entre visibilité sociale et modernité. L'État mexicain incluait clairement le Programme et les bienfaits qui en résultaient dans une rhétorique de la modernité, et cette cérémonie, à son tour, désignait les hommes choisis comme *braceros* comme partie intégrante des pérégrinations de la nation vers ce but. Le passage linéaire de chaque homme dans le stade et sa progression dans un espace délimité par les soldats représentait un progrès méthodique. Les murs qui séparaient la cérémonie de l'agitation quotidienne à l'extérieur reproduisaient sans équivoque la division admise entre espace sous contrôle et espace indompté. En ce moment solennel du processus de sélection, l'État séparait symboliquement ceux qui étaient prêts pour la modernisation de ceux qui restaient en arrière par tradition et il les incorporait dans l'espace du moderne, donc de la nation.
- 17 Toutefois, cette version de la modernité impulsée par l'État était spécifiquement mexicaine. Le gouvernement, en s'appropriant la rhétorique et l'imagerie de la révolution, développait un concept de modernité en jouant sur deux tableaux : individualisme et collectivisme. Les hommes effectuaient le voyage solitaire dans et à travers le stade en tant qu'*individus* ; les contrats individuels symbolisant la relation individualisante de chacun d'entre eux avec l'État. Par contraste, le gouvernement promouvait le Programme et exaltait ses bienfaits à travers un langage collectiviste. L'État déclarait que non seulement chaque participant, mais la nation tout entière, tireraient profit du travail de ses hommes dans les champs américains. En outre, les hommes n'étaient jamais vraiment enlevés à leur communauté. Alors que chacun vivait cette expérience comme une étape, extrêmement élaborée et individualisante, vers la citoyenneté socialement visible – après la traversée du stade entre deux rangées de soldats – il se retrouvait avec des amis ou des parents sélectionnés de la même manière. Dès leur entrée dans le monde des citoyens, on les réinscrivait dans la collectivité, à la fois nationale et locale. Ce processus positionnait donc chaque homme dans une relation individuelle à l'État, mais aussi dans l'idéal révolutionnaire, dans la nation mexicaine unifiée. En mariant sciemment l'individuel et le collectif, l'État liait la révolution à ce programme et à d'autres politiques du moment pour parvenir à la construction de la nation.

Symbolique d'une cérémonie « genrée »

- 18 En analysant cet épisode de la procédure de sélection, nous constatons l'union d'idéaux révolutionnaires mexicains et d'une version typiquement mexicaine de la modernité, fusion qui apparaît clairement si l'on étudie le lieu de la cérémonie : le stade. En situant l'événement dans un lieu circulaire et en plein air, le gouvernement souhaitait à la fois donner du sens et de l'importance à cette relation particulière et idéalisée entre l'État et le citoyen (« genré »). La forme de l'arène représentait la démocratie et l'unité. L'absence de toit impliquait la franchise¹⁸, le refus de couper les participants de « l'extérieur » – et pourtant, la foule réunie au-delà des murs, avait été jugée non-acceptable. La lumière et l'absence de toit symbolisaient la transparence des actions et la clarté des motivations de l'État. En suggérant la liberté, l'État se portait garant de la démocratie et de la primauté de l'individu. Mais les stades sont également des lieux de compétition et suscitent une rivalité non hiérarchisée dans laquelle le meilleur (seul ou en équipe) gagne, indépendamment de tout pouvoir social et de tout favoritisme. Cette absence de hiérarchie met donc entre parenthèses les distinctions de classe, pour privilégier la lutte entre des égaux théoriques. En situant la sélection dans un stade, le processus lui-même devenait inséparable des idéaux liés au lieu. Simple procédure transformée en cérémonie nationale, la sélection devint un rituel célébrant la démocratie, la compétition individuelle, la modernité et le formidable parcours du Mexique pour atteindre ces buts. Plus important encore, les liens de l'État avec ces idéaux positionnait celui-ci comme l'arbitre légitime de la compétition ; ses décisions ne profitaient pas à un secteur particulier, mais à la nation tout entière.
- 19 Pourtant, cette compétition représente une rivalité de genre inextricable. Le stade évoquait une relation à la compétition, attribut essentiellement mâle. En utilisant l'armée, la cérémonie renforçait la position des hommes comme défenseurs de la nation. Ces derniers étaient considérés comme les uniques personnes susceptibles d'atteindre la modernité. La procession linéaire de chaque homme entre deux rangées de soldats au garde-à-vous, l'approche solennelle de la table, où étaient examinés les documents et les mains, symbolisaient la progression du Mexique. Chaque pas d'un homme entrant dans le stade et le traversant, représentait un pas de la nation mexicaine vers la modernité. Le rituel avait donc une double signification de progrès et de continuité : progrès accompli devant l'armée, symbole essentiel d'une nation unie et du pouvoir de l'État, renforcé par l'État-arbitre ; continuité inscrite dans la forme circulaire du stade, symbolisant l'unité, l'égalité et la constance, une route sans commencement ni fin¹⁹. Pourtant, cette unité nationale était fondée sur une double exclusion – celle des femmes et des communautés paysannes. Seuls les hommes – l'homme universel comme citoyen – avaient droit à la modernisation ; seuls les hommes pouvaient conduire le Mexique à la modernité.
- 20 En étudiant ce moment de la procédure du Programme de sélection, nous avons vu comment, au Mexique, le fait d'étendre la visibilité sociale à une partie des anciens invisibles, travaillait à consolider un État qui tentait d'institutionnaliser sa version d'une révolution à laquelle il voulait parvenir. Par cette cérémonie, au cours de laquelle des hommes, auparavant exclus de la nation et de ses récompenses sociales, y furent incorporés, le processus d'obtention de la visibilité sociale – partie intégrante d'une nation en cours de modernisation – entremêlait (et s'entremêlait avec) les notions de masculinité, de modernité et de formation de la nation. Seuls, les hommes dont les mains calleuses attestaient leur dur travail d'homme et dont le corps ne portait aucune

trace de maladie ou de vulnérabilité féminisante avaient le droit d'être modernisés et de jouer le rôle d'ambassadeurs-travailleurs. Mais la cérémonie illustre aussi les contraintes qui se présentaient à l'État mexicain. Alors que le gouvernement révolutionnaire créait des fêtes publiques pour être plus proche de la révolution, il devait distribuer les récompenses matérielles au nom de la révolution. Comme il ne disposait pas d'immenses ressources économiques et qu'il lui fallait du temps pour consolider sa mainmise sur le pouvoir, il trouva une manière symbolique de parodier un pacte avec les pauvres : en étendant la visibilité sociale à ceux qui se trouvaient auparavant hors des frontières de la nation. Par le truchement du spectacle du Programme *Bracero*, l'État gratifia d'une visibilité sociale des habitants sélectionnés de la nation. Et il choisit les bénéficiaires du contrat *bracero* en fonction d'un système « genré » de classe, de race et de sexualité.

21 Toutefois, j'indique ailleurs que les travailleurs n'ont pas totalement accepté la vision et le projet de l'État. En fait, j'ai fondé ma recherche sur les différentes façons dont les migrants ont dépeint et compris le Programme. Ils étaient fiers d'avoir travaillé aux États-Unis et refusaient de se considérer comme des victimes ou des martyrs ; à leurs yeux, leur participation a contribué à la modernisation du Mexique. Du point de vue des travailleurs, la visibilité sociale ne fut pas accordée par l'État, mais acquise par les travailleurs eux-mêmes, avec tous les moyens à leur disposition pour continuer la révolution.

22 Traduit de l'américain par Christiane Crespin

NOTES

1. Bridenthal Renate et Koonz Claudia, 1977, *Becoming Visible : Women in European History*, Boston, ed. Houghton Mifflin.
2. Guttman Matthew 1996, *The Meaning of Macho, Being a man in Mexico City.*, Berkeley and London : University of California Press, étude des hommes n'appartenant pas à l'élite, mais le pouvoir des hommes n'est jamais mis en cause.
3. Cohen 1998, « *Complicating « the Macho » : Exploring Men's Lived Realities in Mexico City.* », H-NET@msu.edu.
4. Lipsitz George, 1998. *The Possessive Investment in Whiteness : How White People Profit From Identity Politics*. Philadelphia : Temple University Press.
5. Traister Bryce, « Academic Viagra : The Rise of American Masculinity Studies », *American Quarterly* : 52 : 2 : Juin 2000 : 274-310, critique le nouveau champ d'étude sur l'hétéromasculinité.
6. Spelman, Elizabeth V., 1988, *Inessential Woman, Problems of Exclusion in Feminist Thought*. Boston, Beacon Press mène un débat similaire sur les femmes noires et non noires.
7. Cohen 2000, « Masculine Sweat, Stoop-labor Modernity : Gender, Race and Nation in Mid-Twentieth Century Mexico and the US », Chicago, University of Chicago (à paraître en décembre).

8. Entretien avec Maître Antonio Paredes, directeur du Programme pour Durango, 1963-1967, Durango, Mexique, octobre 1995.
 9. « Aleman es gran hombre », *El Nacional*, 1^{er} décembre 1946 : 13.
 10. Anibal Bañales, entretien avec l'auteur, Santa Angélica, Durango, février 1996.
 11. Alvaro García, entretien avec l'auteur, Santa Angélica Durango, septembre 1995.
 12. Anibal Bañales, entretien avec l'auteur, Santa Angélica, Durango, mai 1996.
 13. Felix Amado, entretien avec l'auteur, Santa Angélica, Durango, mai 1996.
 14. Alvaro García, entretien mai 1996.
 15. Guttman, Matthew 1996, *The Meaning of Macho, Being a Man in Mexico City*. Berkeley and London : University of California Press, montre que dans les ouvrages populaires et érudits, la ville et ses habitants, devenus modernes, sont considérés comme du genre masculin, par opposition à une campagne indifférenciable, traditionnelle et féminisée.
 16. Cohen 2000, chapitre 5, sur les médecins considérés comme modernes.
 17. Dans les entretiens, les chaussures font la différenciation entre civilisé et non-civilisé. Au début du XX^e siècle, les fonctionnaires de Mexico considéraient ceux qui ne portaient ni chaussures ni vêtements occidentaux comme des Indiens et leur refusaient l'entrée de la capitale.
 18. Ozouf Mona 1988, *FESTIVALS and the French Revolution*, traduit par Alain Sheridan, Cambridge, MA and London, Harvard University Press (notamment chapitres 6 et 7).
 19. Ozouf 1988, *FESTIVALS* : 130.
-

RÉSUMÉS

Cet article se pose la question de la relation « genrée » entre la visibilité sociale – définie comme la reconnaissance d'un individu (ou d'une collectivité) comme membre de la nation – et la construction de la nation elle-même. L'analyse porte sur le moment de la mise en place du *Bracero Program* qui, entre 1942 et 1964, a conduit des Mexicains à travailler aux États-Unis : les hommes, exclus de la nation par leur position sociale et territoriale, ont été alors, au cours d'un spectacle fortement « genré », reconnus formellement par l'État mexicain qui leur a donné (l'illusion) de l'inclusion, de la reconnaissance, et des privilèges.

This article explores the gendered relationship between social visibility and nation formation. Defining « social visibility » as the recognition of an individual (or collectivity) as a member of the nation with the ability to impact social/cultural boundaries, it analyzes one moment in which men previously excluded from the nation's fold by class and physical location were formally recognized by the Mexican state. The venue for such recognition was the *Bracero Program*, the 1942-1964 binational program that brought Mexicans to work in US agricultural fields. The article examines how, through a highly-gendered Program spectacle, the Mexican government symbolically extended to these men (the illusion of) inclusion, recognition, and privileges.

AUTEUR

DEBORAH COHEN

Deborah COHEN a soutenu, à l'Université de Chicago en automne 2000, sa thèse d'histoire latino-américaine : *Masculine Sweat, Stooplabor Modernity : Gender, Race, and Nation in Mid-Twentieth Century Mexico and the U.S.* analyse les liens entre la masculinité, la modernité et l'émigration mexicaine aux États-Unis. L'auteur est aussi la codirectrice d'un livre sur « le genre et 1968 » ainsi que la coauteur de « From Suffrage to '68 : Gender, Labor and Social Citizenship in Mexico, 1940-1970 ». Elle a écrit des articles sur le genre, l'identité nationale, et l'état patriarcal qui paraîtront en 2001 au Mexique et aux États-Unis.